L'HÉMISPHÈRE,

Journal Littéraire et Politique.

NO. 7. PHILADELPHIE, DECEMBRE 9, 1809. VOL. I

TEL EST L'EFFET DE LA VÉRITÉ, ON LA REPOUSSE; MAIS EN LA REPOUSSANT, ON LA VOIT, ET ELLE PÉNÈTRE.

CABINET DE CURIOSITÉS
OU MUSEE
de PHILADELPHIE.

ENTR'autres établissemens utiles que la belle et Riche ville de Philadelphie posséde, elle a un superbe Musée méritant la curiosité des connaisseurs; et ce qui est digne d'étonnement et de remarque, c'est d'en avoir l'obligation aux talens, aux efforts, aux soins, aux sollicitudes et au zele infatigable d'un seul individu: la munificence du Gouvernement n'y-a d'autre part que celle de lui avoir assigné les appartemens dans lequel il se trouve actuellement placé.

Cette louable institution méritant les applaudissemens des gens éclairés, nous croyons de nôtre devoir d'en donner les détails au public afin de gratifier la curiosité de nos lecteurs, bien persuadé d'avance que nous leur ferons plaisir.

On verra par le détail suivant que ce *Musée* ce receptacle des dons de la nature dans une ville naissante, ornerait et ferait honneur aux grandes, belles et anciennes villes de l'Europe qui n'ont pas encore de pareilles institutions.

Guide pour le Musée de Philadelphie,
Le Prix de l'Entrée est 25 Cents.

Ce Musée est la propriété de Charles W. Peale qui le commença en 1785, avec quelques os de Mammoth et de Poisson à Pagaye ou à Rame, qui furent alors ajoutés à sa Gallerie de Peinture. Peu de tems après abandonnant sa profession de Peintre à Portraits, ses efforts furent dirigés, et depuis ont constamment été dévoués à cet utile établissement. Sa persévérante industrie a été depuis lors couronnée de succés—et quand les plans qu'il prépare actuellement pour être mis à éxécution seront arrivés à leur maturité, l'institution, en point d'arrangement, préservation et nombre, rivalisera en valeur et utilité, toutes celles d'une pareille nature.

En 1802. la Législature de Pennsylvanie par l'idée qu'elle eut de son accroissante utilité, accorda, pour l'usage du Musée, la plus grande partie de la Maison de ville ou il est présentement déployé d'une maniere plus analogue à l'importance de son institution, et plus digne de l'Etat dans lequel il a pris naissance—

——————Ici sans être troublé
Par la folie bruyante et les vices discordans,
En contemplant la nature nous rêvons à la
nature divine!

MILTON.

L'ENTRÉE.

Contient un grand *appareil Electrique* suffisamment puissant pour donner un choc modéré, sans la Phiole de Leyden—ainsi qu'un *Appareil Galvanique*.

APPARTEMENT des
QUADRUPEDES.

Cette Chambre, qui a 40 pieds de long, contient environ 190 *Quadrupédes*, montés en attitudes naturelles—ceux de la plus grande espece, avec leurs noms sur des cadres dorés, sont placés sur des piédestal derriere des treilles de fil-d'archal—les

petits Quadrupédes sont dans des cases vitrées des cotés opposés de la chambre; des catalogues numériques sont placés sur des cadres sur chaque case, indiquant à quelle *génération* ils appartiennent et leurs noms spécifiques en Latin, Anglais et Français. La classification de Linæus est généralement adoptée dans tout l'appartement des Animaux.

Parmi les plus remarcables des Quadrupédes, sont l'ours grisâtre de Missouri à longues griffes; le Buffaleo ou Bison Americain; le Grand fourmillier (sept pieds sept pouces du bout du museau jusqu' à la fin de la queue)—L'Ourang-Outang, ou l'Homme sauvage des Bois; le Porc-Epic à crête, quelques plumes duquel mesurent 18 pouces; l'Américain et Nouvelle-Hollande ditto; la Chauve-Souris de Madagascar, (mesurant 4 pieds d'un bout à l'autre) la Chauve-Souris chaperonnée, &c. Le Lama, ou Chameau de l'Amérique du Sud; la Hyenne inaprivoisable et le farouche Jaguard; l'Elan Américain; le Paccary remarcable par l'organe Sécrétoire sur son dos; le lent *Bradepus* où Paresseux; Antelopes d'Afrique; le Musquet indien, d'une agilité étonnante; et le Kangaroo. ou Opossum de Botany-Bay, &c. différentes cornes de divers animaux.

LONG APPARTEMENT.

La classification des Oiseaux par Linæus, avec le caractere de chaque, ordre et naturel, est (le besoin d'espace empêche de mieux les détailler) montée dans des cadres dorés à l'entrée de la Chambre. Tous les Oiseaux sont dans des cases vitrées, le dedans des quelles sont peintes de maniere à représenter des scenes appropriées; Montagnes, Plaines, ou des Eaux; les Oiseaux étant placés sur des branches ou rochers artificiels &c. Ces cases S'élévant 12 pieds du plancher, s'étendent tout le long de l'appartement, qui a 100 pieds de long, produissant un coup d'œil magnifique.

Le premier ordre, Oiseaux *rapaces* (ou carassiers) commencent à la plus haute rangée à la tête de la Chambre, et s'étend presque jusqu'au centre, chaque succedant ordre commence à la gauche et s'étend à la droite. En cadres sur chaque case, le naturel est dabord noté, après leur espece et noms en Latin, Anglais et Français, se référant au nombre qui sont attachés sur chaque espece.

Dans le Musée se trouve maintenant dans cette collection (inclus ceux qui ne sont pas décrits) peut être tous les Oiseaux appartenans au centre, plusieurs desquels appartiennent aussi aux états du nord et du midi; et un considérable nombre de l'Amérique du Sud, Europe, Afrique, Asie, Nouvelle-Hollande, et les isles nouvellement découvertes dans les mers du Sud. La variété dans ce département est trop grande, pour être particulierement énumérée; le nombre excéde 760 sans l'admission des duplicates contenus en 140 cases.

Dans des cases projectant, entre les fenêtres à la partie ouest de l'appartement, est une classification de 4,000 insectes dans des cadres dorés.

Les especes qui sont trop petite pour être examinées avec la vue, des microscopes à roullettes sont placés avec les nombres contenus dans les cadres pour mieux les examiner; et deux autres microscopes composés de nouvelle construction, adaptés à une grande collection d'Insectes choisis, une pour les Objets opaques et l'autre pour les transparants, avec un catalogue de chaque, pour les amateurs.

Des Cases Vitrées contenant des Minéraux et Fossiles arrangés suivant l'ordre de Kerwan, projettent entre les fenêtres à l'est au bout de l'appartement. Parmi les argiles se trouve quelque échantillons Américains, égaux à ceux avec lesquels la plus belle Porcelaine est faite tant en Chine qu'en France; diverses belles Terres colorées, propres à farder; une variété de beaux Crysteaux et Pierres précieuses, parmi lesquelles se trouve la Topaze de l'Amérique du Nord. Parmi les échantillons Calcaires dans la case 1. Sont; une Incrustation Pétrifiée d'un nid d'Oiseaux avec ses Œufs; un Poisson Pétrifié, du sommet d'une montagne près de Naples; une elégante concrétion d'un petit *Cornu-Amones*. Il est de grande importance que ce département, (et nous esperons que cela sera bientot) contienne une plus complette collection de Minéraux Américains, accompagnée avec la description de la quantité et situation où ils auront été trouvés;

Dans la Case 2, sont des Laves du Vésuve polies; pierres curieuses; Succin renfermant d'Insectes parfaits; Souffres, Bithumes, Or natal, Argent et autres Miné-

raux—Parmi lesquels la splandeur du fer est le plus visible.

La Case 3, contient une riche collection d'Ecailles Fossiles de Hampshire, Angleterre; une variété de Pétrifications et Incrustations, parmi lesquelles, se trouve la grande Huitre Américaine, Palourde et *Pediculus-Marinus* trouvé avec le Mammoth; Chevrette, Crabes, Poissons, Fougère &c.—avec un joli Segment poli d'un *Amonis* cornu, montrant la structure cellulaire.

La Case 4, contient des Articles Mélangés parmi lesquels se trouve une touffe de Cheveux couleur d'Argent de la belle Nictalops d'Angleterre, divers calculs Pierreux, Monaïe &c. 5 Jarres montrant le résultat de l'analyse du Docteur Hunter, de l'Eau des Pompes de la Ville, Savoir, 220 gallons d'Eau évaporée cédant 24 onces de sel commun, 32 onces de Salt-Petre, 17 onces de Magnesie, et 12 onces de Chaux!

Au dessus des Oiseaux dans de très beaux cadres dorés sont deux rangs de portraits de Personnages distingués, peints par C. W. Peale et Son Fils Rembrandt durant leur vie. Cette Collection fut commencée en 1779. et contient, outre des personnages Civils et Millitaires, divers autres caractères de distinction; tels que Franklin, Priestley, Rittenhouse, Sir Joseph Banks, Humbolt, &c.—Leurs divers noms sont dans des cadres sur chaque Portrait, quoi qu'il y en aye un nombre qui se référe d'une maniére plus concise pour chaque personne peinte, dans de petits cadres dans les cases opposées. De 70 personnes peintes 40 n'éxistent plus.—Quelques portraits d'une grandeur plus majeure, ornent chaque bout de l'appartement. Une de J. Huton de Philadelphie, qui mourut agé de 108 ans et 4 mois.

En dedans d'une Gallerie ou centre entre les fenêtres se trouve une excellente Orgue pour l'usage des visiteurs qui sont amateurs de Musique.

Une personne accompagne les visiteurs dans cet appartement, pour tirer les Profils avec le Physionotrace ingénieux d'Hawkin.*

* 8 *Cents sont alloués à l'assistant pour couper chaque profil de tous ceux qui trouvent à propos de l'employer.*

APPARTEMENT DE MARINE.

Au centre de la Chambre se trouve le CHAMA, supporté par un piédestal, une écaille qui pese 185 liv. une paire desquelles se trouvent derrière la balustrade.

Au dedans d'une balustrade au bout de chaque côté de la chambre, sont renfermés les plus grands Poissons et Animaux Amphibies, sur chaqu'un desquels, est un cadre doré où se trouve leur nom, savoir, Requin, Lézards, Poissons à Epée et à Sie, Poisson-Soleil, remarcable pour n'avoir ni viande ni os, étant entiérement cartilagineux, et également extraordinaire tant par sa grosseur que par sa forme, ressemblant plutôt à la tête d'un immense poisson qu'un poisson lui même. Les plus petits Poissons, Lezards, Tortues, Serpens, Serpens avec deux têtes &c. sont déployés dans deux grandes cases vitrées sur des planches inclinées, avec des numeros reférant à un catalogue encadré. Le haut des cases sont ornés de Rocs travaillés Artificiels, supportant des productions Marines — tels que Corails, Evantails de Mer, Plumes, &c.

Entre les Fenêtres, projettant 6 pieds dans la chambre, sont 4 cases vitrées, contenant un arrangement classique de Coquillages, Corails, Eponges, &c.

Contre la Muraille sont plusieurs peaux de grands Serpens, un 16 pieds de long (Amboiya) du Sud de l'Amerique, et les becs de Poissons de Mer.

ARTS ET ANTIQUITÉS.

Cette partie du Musée se trouve dans la Chambre Philosophique* et forme une charge séparée de 50 cents par personne.

CHAMBRE DU MAMMOTH.

Cette chambre contient la Squelette du Mammoth, qui fut découverte dans le comté de Ulster (New-York) en 1801, et il est aussi précieux qu'il est étonnant — étant presque une parfaite squelette, les os appartenant à un animal, et très peu défectueux. Il mésure 11 pieds 10 pouces en hauteur, et

* *Pour prévenir toute méprise, les donations destinées pour le musée de Philadelphie, doivent être adressées à C. W. Peale, accompagnées d'un Mémoire désignant les objets et le nom du donneur.*

19 pieds en longueur. Un détail particulier par Rembrandt Peale, † de sa découverte ainsi que plusieurs remarques intéressantes, se trouve dans 92 cadres dorés pendus sur une galerie convenable pour examiner la squelette.

Le Mammoth est un Animal non décrit, et il est appellé *Antediluvian*, ou Avant le Deluge, avec des dents carnivores; et quoique ci-devant il fut supposé être une espece d'Eléphant, il en différe matériellement et de tout autre animal en plusieurs extraordinaires particularités. Depuis l'année 1740 les Savans ont été gratifiés de la découverte occasionnelle de diverses collections mutilées de semblables os; mais ce ne fut qu'en 1801, que C. W. Peale, aprés des efforts incroyables, fut en même d'obtenir cette squelette. Quelques os du Mammoth furent cause de l'établissement du Musée en 1785, et 16 années après la squelette entière fut en sa possession.

Là se trouve aussi une partie du crâne d'un animal inconnu de la race des Bœufs. La base de la corne mesurant 21 piés en circonférance — probablement les cornes auraient mesuré de 14 à 16 piés d'une extrêmité à l'autre. Ce relique prècieux appartient à la Societé Philosophique, à la requête du donneur, docteur Brown, pour être placée avec le Mammoth.

Dans cette chambre se trouve diverses petites squelettes, telles que de Singes, Dogue Grisâtre, Perroquet Ibis, Cochon Terrier, &c. et celle d'une Souris ordinaire, comme un objet de contraste avec le Mammoth.

Dans des cadres pendus contre la muraille, sont gravées toutes les parties détachées de toute la squelette d'un quadrupede inconnu de la race des Paresseux, de la grosse espece, trouvé en Amérique du Sud, et maintenant au Musée de Madrid. En dedans de la gallerie se trouvent de semblables os trouvés en Virginie. Encerclant la porte sont les os de la machoire inférieure d'une Balaine, 13 piés et demi de long.

CHAMBRE DES MODÈLES.

A travers cette chambre en front des Fenêtres, est une case contenant 1400 jolies fontes de pierres antiques qui font partie de la chambre des antiquités; un vendeur de sel en argent, qui appartenait à Olivier Cromwell, présenté par Mad. Washington; un Pot Antique, Dieux de Famille en bas relief, des villes d'Herculaneum et Pompeïa; Pots de Terre curieusement fabriqués, trouvés en Amérique du Sud (dans la case 3 est un Pot très ressemblant, trouvé en Tennessee à 25 pieds de profondeur dans la terre); instrumens et ornemens Chinois, et une variété considerable d'autres, tels que les aborigènes du Nord et Sud Amerique se servent, comme tubes et pierres enjolivés, Hachots de Crystal, &c.

Autour de la chambre sont déployées quelques Peintures, et un nombre de curiosités Indiennes, modeles de canots, paniers, le *Phoonka* ou grand Eventail Chinois, des fusils de jeux Chinois, et l'ancien fusil arqué, &c.

Ici se trouve le commencement d'une collection de Machines domestiques et étrangères, telles que la Charrue et Brouette Chinoise; la Machine a vaner de Cottle; un Bassin Sec; des rouets à filler améliorés, &c. Sur le plancher est un trône, d'un travail curieux, dit avoir été exécuté par le Roi des Isles Pelew, sur une piece solide.

Dans les cases 2 et 3 sont des modeles en cire, de grandeur naturelle, des caracteres suivants habillés avec leurs réels et particuliers vêttemens, savoir, Laboureurs et Gentils-Hommes Chinois; Habitans de Oonalaska; un Kamskadale; un Africain; un Habitant des Isles Sandwich; un Otaheitien; un de l'Amérique du Sud; Blue-Jackette et Pole-Rouge, célèbres Sachems de l'Amérique du Nord. Ces cases contiennent aussi une grande variété d'habillemens et ornemens Indiens d'un travail curieux et extraordinaire.

CHAMBRE DES ANTIQUITÉS.

Cette chambre contient plusieurs belles fontes de célèbres Statues de l'Antiquité, méritant l'admiration du monde, telles que l'Appolon du Belveder, le Combat et Gladiateurs mourans, Antinous, Meleagre, Venus du Capitole, Venus Calliope, la Venus sur son Canapé, Paris, ainsi que la Diane d'Houdon, outre 12 Bustes et 10 Bas Reliefs. Nous avons l'obligation, pour ces fontes, au goût et à la libéralité de M. Smith, frere

† *On peut se procurer au musée le pamphlet qui en donne le détail.*

de M. William Loughton Smith de la Caroline du Sud, qui les déposa entre les mains de M. Peale, en attendant qu'elles fassent partie d'une Academie Américaine des Beaux Arts, qui, sans doute, ne tardera pas à s'établir.

POST-SCRIPTUM.

Comme ce Musée a nécessairement augmenté en importance par les moyens d'un accroissement graduel de la collection et préservation soignée des sujets individuels; les mêmes moyens poursuivis avec un soin sans relache, lui assureront sa plus grande perfection. En conséquence, le Propriétaire sollicite l'assistance des Messieurs qui voyagent dans les pays étrangers, entre les mains desquels tomberont des articles qui sont d'un prix inappréciable, dans une vue collective, lesquels seraient perdus pour le public, de peu de valeur pour le possesseur, et qui orneront son Musée de manière à gratifier la vue des connaisseurs.

DES AMIS DANS LE MALHEUR.

Il y a des gens qui prétendent qu'on n'a pas d'amis dans le malheur; moi qui vous parle, depuis que je suis malheureux, je m'en trouve une foule dont je ne sais que faire, c'est ainsi qu'on se trouve riche quand on déménage. On a des meubles de trop, ce qui n'empêche pas qu'on ne manque de ceux dont on aurait besoin. Ceux qu'on avait ont été faits pour une place, ils ne peuvent plus aller à une autre, on est mal meublé; mais il n'en est pas moins vrai qu'on a des meubles. Les amis qu'on a choisis pour une situation, ne peuvent plus servir dans une situation contraire. Dans le bonheur ou le malheur, les besoins sont si différents! Celui qui s'amusait de si bon cœur et de si bonne grâce avec un homme heureux, n'entend peut être rien à consoler un malheureux. C'est tout simple. Il vous reste donc du bonheur passé une quantité d'amis qui ne peuvent vous être bons à rien, on n'y compte même pas; mais ce sont toujours vos amis. La preuve, c'est qu'ils s'occupent de vos affaires, qu'ils en parlent dans le monde et vous donnent des conseils en particulier, qu'ils se fâchent, quand ils apprennent vos malheurs, de ce que ce n'est pas vous qui les leur avez appris, et se choquent si vous ne leur dites pas ce que vous voulez que personne ne sache.

Il y a vingt ans que je perdis par un malheur une partie de ma fortune; ces accidents-là étaient moins communs alors qu'ils ne le sont devenus depuis; celui-là me donna pour quelque temps une sorte de relief. J'étais un événement, et les événements sont toujours bien reçus. Quantité de gens prétendaient être de mes amis, comme on veut être l'ami ou le parent, ou du moins des connaissances de l'homme qui vient d'être nommé à une grande place, moins encore pour tenir à un homme en place que pour tenir de près ou de loin à l'événement du jour, et par la même raison qui fait que quand un cabriolet a versé, quand on a arrêté un voleur ou qu'une femme s'est jettée par la fenêtre, on veut avoir quelque rapport au moins avec le lieu de l'événement; on a passé dans la rue un quart-d'heure avant ou un quart-d'heure après, ou bien on avait eu l'intention d'y passer on aurait pu y être ou on a rêvé qu'on y était. La plupart de mes connaissances donc ayant rêvé qu'elles avaient toujours eu beaucoup d'amitié pour moi, on ne saurait s'imaginer la quantité de conseils que je reçus sur ce qui aurait pu prévenir la perte que j'avais éprouvée; le plus grand nombre m'assurerent même qu'ils l'avaient prévue, en sorte que je pus conclure que si j'avais eu autant d'amis dans le bonheur que je m'en trouvais dans le malheur, l'accident dont je souffrais ne me serait point arrivé, car certainement ils m'en auraient averti.

Dans le même temps à peu près, mon fils unique eût une petite fievre que je crus peu dangereuse, mais mes amis s'en tourmenterent prodigieusement pour moi. Quelques-uns d'eux qui l'avaient entendu dire à d'autres ou qui l'apprenaient par le bruit public, disaient avec un soupir, qu'il ne me manquait plus que ce dernier malheur, et que j'allais perdre mon fils: on m'en demandait des nouvelles d'un air inquiet, qui m'inquiétait moi-même; on m'assurait qu'il était plus changé que je ne pouvais m'en apercevoir. Un homme que je ne voyais presque jamais força ma porte, pour m'indiquer un remede qui venait de tirer trois personnes

d'un état désespéré; un autre me quitta indigné de ce que je ne voulais pas essayer pour mon fils un remede violent dont il avait été me chercher la recette à l'Estrapade, sans que je la lui eusse demandée : quelques personnes s'étonneront qu'on ne donnât pas chez moi tous les jours un bulletin, et je pensai me trouver mal un matin qu'en me mettant à ma fenêtre avant de savoir comment mon fils avait passé la nuit, je vis que sur les représentations d'une parente éloignée de ma femme, qui la veille était venue se faire écrire chez elle, mon portier avait rempli ma cour de fumier. Enfin, mon fils guérit, je sus que la plupart de mes amis le menaçaient d'une rechute, et s'inquiétaient pour moi de mon imprévoyance; d'autres conservaient une sorte d'humeur de penser qu'ils ne pourraient jamais me persuader que mon fils eût été très-mal. Pour s'intéresser si vivement à la santé passée, présente et future de mon fils, qui avait quinze ans et qui arrivait d'un collége de province, il fallait absolument qu'ils fussent de mes amis.

La révolution commença; mon fils voulut passer de l'autre côté, fut arrété sur la frontiere, eut beaucoup de peine à s'échapper, et je fus mis en prison à Paris. Une femme chez qui j'avais soupé la veille du départ de mon fils, parut très piquée des soins que j'avais mis à lui cacher ce départ sur lequel elle m'aurait donné de très-bons conseils; dès qu'elle croyait avoir le droit de se plaindre de moi, je dus penser qu'elle était de mes amies. Sorti de prison, j'y fus remis ensuite, j'en sortis pour y rentrer encore, et a chaque fois mes connaissances s'épuiserent en conjectures pour expliquer mon arrestation. Celle-ci se rappelait avec inquiétude mes liaisons avec un homme suspect, et cherchait si je n'étais pas mal heureusement parent ou allié de quelque émigré marquant; celle là avait appris que je venais de vendre une terre dont il était trop probable que j'avais fait passer le prix en pays étranger. L'une était bien fachée d'avouer qu'elle m'avait entendu tenir des propos dangereux; l'autre me croyait capable d'avoir fait quelques démarches hasardeuses. Quelquesunes, à juger d'après differentes particularités de ma conduite, tremblaient que je ne fusse entré dans quelque intrigue. Du reste, enfin, toutes se cassaient la tête à chercher des motifs de danger pour moi, et d'inquiétude pour mes amis, et tous ces gens-là se disaient de mes amis.

Je sortis enfin de prison comme tous les autres, et comme beaucoup d'autres j'en sortis ruiné. Des relations de famille m'ont obligé cependant de continuer à vivre dans le monde, et c'est depuis ce temps-là surtout que j'ai été ce qui s'appelle accablé de preuves d'amitié. Ma situation touche tellement mes amis, qu'ils ne me la pardonnent pas. Ils rappellent les imprudences qu'ils prétendent être cause de ma ruine, relevent les défauts de mon caractere qui, disent-ils, m'empêchent de sortir d'affaire, avec une amertume qui fait bien voir à quel point ils sont fâchés de me voir si malheureux; leur sévérité à me blâmer de la moindre dépense prouve leur zele pour mes intérêts; ce ne peut être que par un profond sentiment du malheur de ma position, que beaucoup de gens sont chagrins de me la voir oublier quelquefois, et me reprochent une gaieté qui contraste apparemment avec le sentiment pénible que je leur fais éprouver; enfin comme à ce qu'on dit : *on querelle les malheureux pour se dispenser de les plaindre*, il y a des gens que leur qualité d'amis obligerait à me plaindre si fort que, pour s'en dispenser, ils ont pris le parti de dire du mal de moi à tout le monde. Quelques-uns ne me parlent plus qu'avec une sorte de reserve, dans la crainte que je ne leur demande quelque service, ce qu'ils ne craindraient pas s'ils n'étaient pas de mes amis; ceux qui auraient pu m'en rendre m'évitent avec un embarras qui marque bien qu'ils sont de mes amis et si quelques-uns de ceux que j'ai continué de voir mettent dans leurs relations avec moi un peu moins d'attention et de délicatesse, c'est qu'on ne se gêne pas avec ses amis.

D'un grand bonheur passé, d'une grande fortune détruite, ce qui vous reste, c'est à peu près la même chose. Beaucoup d'amis à compter, sans pouvoir y compter; beaucoup d'argent à manier, sans pouvoir en garder; beaucoup de dettes, pas de créances, beaucoup d'affaires qui ne vous rapportent rien.

J. P. S.

VARIÉTÉS.

Littéraires, Politiques, &c.

Sur les journaux des Etats-Unis et de Philadelphie en particulier.

Nous avons inséré dans le premier numéro de l'Hémisphére une liste des journaux et autres ouvrages périodiques publiés actuellement à Paris. Il eût été curieux de présenter à nos lecteurs en forme de parallèle, une revûe complette des journaux qui sont publiés aux Etats-Unis, mais nous sommes forcés d'avouer, que nous ne possédons pas toutes les données nécessaires pour une pareille entreprise. En attendant que nous puissions remplir entièrement cette lacune bibliographique, nous croyons à propos d'insérer dans notre feuille une esquisse imparfaite de ce qui est actuellement à notre connaissance à cet égard.

Voici quel était le nombre des journaux politiques dans les divers Etats de l'Union en 1804.

On en imprimait à cette époque dix dans l'état de New-Hampshire, vingt-six dans Massachusetts, quatre dans le Rhode-Island, dix-sept dans le Connecticut, huit dans Vermont, trente-cinq dans l'état de New-York, huit dans le New-Jersey, vingt-huit en Pennsylvanie, trois dans Delaware, quatorze dans le Maryland, dix-sept dans la Caroline du Sud, six en Géorgie, quatre dans le Kentucky, deux dans le Tennessee, deux dans l'état d'Ohio, et un dans le territoire du Missisippi.

Le nombre total des journeaux politiques aux Etats-Unis était donc de deux cents environ. Depuis ce tems ce nombre s'est accru considérablement, et il n'y a pas dans le moment actuel de ville d'une étendue très médiocre, qui ne possède au moins une ou plusieurs Gazettes.

Voici la liste des journaux, qui s'impriment actuellement à Philadelphia.

La Gazette des Etats-Unis [*The United States Gazette*.]

Le Registre politique et commercial [*The political and commercial register*.]

Le Journal de l'homme libre [*The freeman's journal*.]

L'Indicateur journalier de Poulson [*Poulson's daily advertiser*.]

Le Véritable Américain [*The true american*.]

L'Aurore [*The Aurora*.]

La Gazette de Philadelphie de Relf [*Relf's Philadelphia Gazette*.]

La Presse démocratique [*The democratic press*.]

Le Chatouilleur [*The Tickler*] papier hebdomadaire.

L'esprit de la presse [*The spirit of the press*] papier hebd.

Le Démocrate de Pennsylvanie [*The Pennsylvania Democrat*] pap. hebd.

L'Observateur Américain [*Der Americanische Beobachter*] pap. hebd. en allemand.

La correspondance de Philadelphie [*Neue Philadelphische Correspondenz*] pap. hebd. en allemand.

Notre cité possède en même tems les ouvrages périodiques littéraires les plus nombreux, dont plusieurs méritent parfaitement la haute réputation, dont ils jouissent. Le *Porte-feuille* [The Port-folio] maintient déjà depuis nombre d'années sa vogue, auprès du public américain. Il a peut-être plus que tout autre ouvrage contribué à répandre aux Etats-Unis le goût de la belle littérature et à montrer aux jeunes écrivains la route qu'ils ont à suivre pour éviter également l'écueil d'un style négligé et languissant et l'écueil plus redoutable encore du faux pathos, de la boursouflure et du style métaphysique. Depuis que l'estimable editeur de ce journal a associé à ses travaux des collaborateurs non moins habiles, le Porte-feuille nous présente une réunion de goût, d'instruction et de variété qu'on chercherait vainement dans tout autre ouvrage périodique du nouveau monde.

L'éditeur de *l'esprit des magazins étrangers* [The spirit of foreign magazines] a renoncé par suite de son plan même, à toute prétention d'originalité; mais la sagesse et le discernement avec lesquels il sait choisir les articles, qui ornent les pages de son recueil, lui donnent les plus grands titres à la reconnaissance du public, et nous prouvent, qu'il ne tiendrait qu'à lui de nous en fournir de semblables de sa propre plume. Dans le siècle où nous irons, le domaine de la littérature s'est tellement étendu, la vérité et les erreurs sont tellement entremêlées; l'excellent, le bon, le médiocre et le mauvais sont tellement confondus, que nous devons savoir infiniment de gré à ceux, qui veulent bien se donner la peine de choisir avec sa-

gacité, de condenser pour ainsi dire l'instruction, et de la mettre à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs. Et tel est indubitablement le mérite de l'*esprit des magasins étrangers*.

Il parait dans notre ville depuis quelque tems une nouvelle feuille littéraire sous le titre du *Sauvage* [The Savage]. C'est encore un des mille imitateurs des *lettres Persannes*, ce chef d'œuvre d'esprit et de goût, où l'on regrette seulement de rencontrer des attaques dirigées contre la religion chrétienne. Mais de tous les imitateurs de Montesquieu aucun n'a été peut-être plus malheureux, que l'auteur du *Sauvage*. Il semble s'être entièrement mépris sur le côté par où les lettres Persannes deviennent si piquantes et si attachantes tout à la fois. Le Persan, qui dans sa correspondance avec son ami à Ispahan, fait la critique des mœurs de Paris, n'est pas un barbare; c'est un homme civilisé, mais seulement civilisé d'une autre manière qu'un Européen. Sous l'influence d'un climat, d'un gouvernement, d'une religion et d'habitudes également differens. Il ne faut pas qu'il s'élève de l'ignorance la plus absolue à la familiarité avec tout ce qui distingue l'homme policé; il possede déjà une masse de connaissances toute préparée; il n'a besoin que d'observer et de comparer. Le rang qu'il occupe dans sa patrie, lui donne accès dans les premiers cercles de la nation la plus hospitalière et la plus polie envers les étrangers, et il ne trouve ainsi nulle difficulté de se mêler parmi toutes les classes et toutes les conditions et d'en faire successivement l'objet de ses remarques. Il s'en faut beaucoup, qu'un Indien sauvage puisse jouir des mêmes avantages. Sa tête est une sorte de table rase, où les besoins de la vie animale, et le peu d'expériences que son genre de vie peut lui offrir, remplissent quelques points isolés. Il faut déjà un commencement de civilisation pour exciter en lui l'intérêt de l'observation, et un degré de civilisation encore supérieur pour *disserter longuement* et même pour déraisonner sur les travers, les folies et les vices des peuples civilisés. Le langage abstrait que l'auteur du Sauvage met dans sa bouche, lui est absolument inconnu. Si un tel personnage pouvait exister, il aurait cessé d'être sauvage long-tems avant que d'être capable d'user et d'abuser du langage métaphysique, et toutes ses idées primitives seraient nécessairement modifiées en même tems. En un mot, nous ne voyons rien de sauvage dans le *Sauvage*, si ce n'est la supposition, que le public soit enclin à entendre des discours longs et parfois ennuyeux sans bailler, et à ne l'interrompre que lorsqu'il aura gravement prononcé son *dixi*. Ce que nous croyons pouvoir faire de mieux pour Piomingo, c'est de lui souhaiter la mort des braves et un sommeil tranquille dans le Moraï de ses pères.

Le premier numéro d'un autre journal littéraire vient de faire son apparition sous le titre du *Magasin hebdomadaire de Philadelphie, par une société de gens de lettres* [The Philadelphia weekly magazine. By a literary association.] Par une société de gens de lettres!!! Vraiment, voilà de quoi inspirer du respect. Mais si nous ne sommes pas absolument dans l'erreur, car nous ne voudrions pas être trop positifs, cette société de gens de lettres tient ses séances —— sur les bancs d'une école. C'est une chose sans doute très louable, que de voir des adolescens imberbes s'exercer dans l'art d'écrire, en traitant de nouveau dans des thèmes ou des amplifications des sujets traités mille fois par les meilleurs écrivains de toutes les nations. Nous ne leur envierons pas non plus les applaudissemens encourageans qu'ils peuvent recevoir d'une bonne Maman, le dire même d'une Tante ou d'une cousine, mais nous voudrions seulement, que par charité; ils ne missent pas le public dans les secrets de leurs élans juveniles; et qu'ils connussent mieux les intérets de leur patrie, qui appelle toutes les têtes et tous les bras à des travaux vraiment productifs.

Outre les journaux consacrés à la littérature générale, dont nous venons de parler, quelques essays ont été faits à Philadelphie pour y introduire des journaux destinés à des branches particulières des connaissances humaines, nous comptons parmi cette seconde classe d'ouvrages périodiques *le Journal de médécine et d'histoire naturelle* par le docteur et professeur Barton (The Philadelphia medical and physical Journal). Les travaux multipliés de ce savant infatigable sont curieux et appréciés en Europe comme en Amérique. Personne ne pouvait mieux que lui ouvrir par le moyen de ce journal, un centre de correspondance avec les médecins et les naturalistes de toutes les parties de

l'union, dont la plûpart sont ses élèves et ses disciples. Les richesses naturelles de ces vastes régions qui sont renfermées dans les limites de nôtre territoire, ne peuvent être recherchées que par les efforts réunis et constans de tous ceux qui ont les mêmes goûts et les mêmes occupations, et il faudra encore une longue suite d'observations individuelles avant que toutes les lacunes soient remplies et que le corps de l'histoire naturelle des Etats Unis soit complette. Dans les sciences médicales d'un autre côté, la marche analytique introduite de nos jours dans les sciences, rend l'observation impartiale des faits indispensablement nécessaire; et s'il nous est permis d'esperer que les générations futures parviendront à posseder un système de théorie médicale propre à satisfaire les véritable philosophes, ce grand ouvrage ne pourra être que le résultat d'une observation candide et minutieuse de la marche de la nature. Chaque jour voit tomber les hypotheses brillantes et étendues de quelques hommes à imagination devant le flambeau de l'expérience guidée par la raison, mais des faits consignés avec précision et clarté ne vieillissent jamais, et après des siècles encore on lira avec fruit et intérêt les écrits d'un Hippocrate et d'un Arétée, lorsque les systêmes ingénieux d'un Baron et d'un Darwin seront condamnés à un oubli bien mérité.

Ce que nous venons de dire relativement à la partie médicale du docteur Barton s'applique également au musée médical du docteur Coxe (The Philadelphia Medical Museum). La nommination récente de son éditeur à une chaire dans l'école de médecine dans nôtre ville, lui fournira sans doute de nouveaux motifs pour continuer à cultiver la partie scientifique de l'art medical, et pour ajouter à la juste réputation que ses travaux lui ont acquise.

Extrait d'une lettre du comte Champagny, au Général Armstrong, datée d'Altembourg le 22 Août 1809.

J'AI l'honneur de vous adresser la note ci-jointe que sa Majesté m'a ordonné de vous envoyer, et qui a été annoncée dans ma précédente dépêche. Si la France ne fait pas tout ce que les Etats-Unis d'Amérique peuvent désirer, vôtre Gouvernement sera en même de voir que ni les préjugés, ni l'animosité n'influencent sa conduite; que c'est l'effet de son attachement aux principes que les Américains, plus qu'aucun autre peuple, sont intéressés à supporter, et de la nécessité de représailles que les circonstances ont imposé. L'Empéreur considérera comme un événement heureux, celui qui le mettra en même de contribuer à la prospérité de l'Amérique, en laissant à son commerce toute la liberté et toute l'extention qui peut le rendre fleurissant.

Note officielle du comte Champagny au Général Armstrong.

Altembourg, Août 22, 1809.

Monsieur,

SA Majesté l'Empéreur, connaissant que vous étes sur le point de dépêcher un navire aux Etats-Unis, me commande de vous informer des principes inaltérables qui ont réglé et qui régleront sa conduite future à l'égard de la grande question rélativement aux neutres.

La France admet le principe que le pavillon protége la cargaison. Les vaisseaux commerçans qui font voile avec les expéditions nécessaires de leur gouvernement, doivent être considérés comme une colonie flotante. Insulter de pareils Navires par des visites, cherches, où tout autre autorités arbitraire, est une violation manifeste des loix fondamentales de colonisation, et c'est commettre une attaque directe à leur gouvernement. Les mers appartiennent de droit à toutes les nations sans exception: elles sont la propriété commune et le domaine du genre humain.

Tous Navires Marchands qui appartiennent à des particuliers, doivent être respectés. Des individus qui ne combattent pas, ne doivent pas être faits prisonniers de guerre. La France dans toutes ses conquêtes a respecté la propriété privée déposée dans les magazins publics des pays vaincus, et les particuliers ont eu l'entiere disposition des matieres destinées au commerce; et dans ce moment même des convois de Marchandises par terre, spécialement le Coton, passent à travers les armées françaises et autrichiennes pour se rendre où le commerce les destine. Si la France s'était emparée du monopole des mers, elle aurait accumulé dans son terri-

toire tous les produits de la terre, et elle aurait obtenu une immense richesse.

" Si l'Angleterre avait *conquis* la domination de la terre aussi bien qu'elle a usurpé celle de la mer, indubitablement ses acquisitions auraient été également énormes; elle aurait comme dans les siecles de Barbarie vendu les peuples conquis comme des esclaves, et leurs terres auraient été parcelées en morceaux. L'avarice du commerce aurait tout absorbé. Et le retour aux usages barbares, aurait été le travail du gouvernement d'une nation éclairée qui a porté les arts de civilisation à leur perfection. Ce gouvernement n'ignore pas l'injustice de son code naval; mais qu'a-t-il à faire ce gouvernement avec une justice qui ne demande que des profits?

Tels sont les principes de l'empereur à l'égard des droits maritimes en tems de guerre. Quand la France aura établi un pouvoir maritime proportionné à l'étendue de ses côtes et de sa population, alors l'Empéreur reduira ces maximes en pratique, et fera tous ses efforts pour les rendre universelles. Le droit, ou plutôt l'usurpation de bloquer des côtes et des rivieres par des proclamations, est palpablement contraire à l'équité, à la raison, et c'est une absurdité. Un droit ne peut dériver du caprice ni de la volonté d'une partie intéressée; Mais il doit toujours être fondé sur la relation naturelle des choses. Une place n'est pas proprement bloquée à moins qu'elle soit assiégée par terre et par mer. Elle est bloquée pour empécher l'introduction d'assistance, par laquelle la reddition peut être prolongée; et alors seulement le droit d'empècher les Navires neutres d'entrer dans les ports existe; parce que sa possession est une matière de doute entre les assiégeans et les assiégés. En cela seul est fondé le droit d'empècher les neutres d'entrer dans la place ainsi assiégée.

La souveraineté et indépendance du pavillon, ainsi que la souveraineté et l'indépendance de son territoire, est la propriété de tout état neutre. Un état peut se transférer à un autre état; il peut détruire les archives de son indépendance et passer d'un prince à un autre; mais le droit de souveraineté est indivisible et inaliénable, aucun ne peut y renoncer.

L'Angleterre à mis la France en état de bloquade. L'Empéreur à son tour, par son décret de Berlin, a déclaré l'angleterre et ses isles en état de bloquade. La premiere de ces mesures défend aux neutres de faire voile pour la France; le second leur interdit l'entrée des ports de la Grande Bretagne.

L'Angleterre par ses ordres de conseil du 11 Octobre 1807 met une imposition sur les navires neutres et les oblige d'entrer dans ses ports avant qu'ils puissent se rendre en France. L'Empéreur par son décret du 17 Xbre. de la même année, déclare que tous navires qui entreraient dans les ports d'Angleterre en vertu de cet ordre, ou qui souffriraient d'être visités, seraient dénationalisés.

Pour se garantir de toute acte de violence que cet état de choses occasionnait au commerce, les Etats-Unis d'Amérique mirent un embargo dans tous leurs ports; et quoi que la France n'eut rien fait que faire usage du droit de reprisaille, elle vit ses intérêts et ceux de ses colonies blessés par cette mesure, l'empereur applaudit à cette généreuse détermination d'endurer plutôt les privations du commerce, que de reconnaitre l'autorité de l'usurpation des mers.

L'embargo fut levé et un système de prohibition lui fût substitué. Les pouvoirs du continent ligués contre l'Angleterre ayant le même objet en vue, firent cause commune afin de profiter des mêmes avantages, ou couvrir les mêmes risques. Les ports de la Hollande, de l'Elbe, du Veser, de l'Italie et de l'Espagne ne jouiront d'aucun des avantages dont la France peut être privée; et les uns et les autres seront ouverts ou fermés au commerce ainsi que les circonstances l'éxigeront.

Ainsi, Monsieur, en point de principe, la France reconnait la liberté du commerce des neutres, et l'indépendance du pouvoir maritime. Elle les a respectés jusques au moment que la tyrannie maritime de l'Angleterre (qui ne respecte rien) et les actes arbitraires de son gouvernement, l'ayent forcée d'adopter des mesures de retaliation auxquelles elle s'est déterminée avec répugnance. Que l'Angleterre revoque ses déclarations de bloquade contre la France, et la France rappellera son décret de bloquade contre l'Angleterre. Que l'Angleterre revoque ses ordres de cabinet du 11 Novembre 1807, et le decret de Milan expirera de lui

même. Alors le commerce américain recouvrera sa complette liberté, et sera assuré de trouver dans les ports de France, faveur et protection; mais il appartient aux Etats-Unis d'obtenir, par leur fermeté, cet heureux objet. Une nation résolue à rester libre, peut-elle hésiter entre certains intérêts momentané, et les grands intérêts d'indépendance, le maintien de son honneur, de sa souveraineté et de sa dignité.

(Signé) M. CHAMPAGNY.

POESIE.

ENIGME.

Je suis le blanc époux d'une brune maitresse,
Pour me l'ôter du sein il me faut déchirer;
Quoique je l'aime fort, lorsqu'elle me caresse,
Tout muet que je suis on m'entend murmurer.
Sans qu'on m'ait offensé je chante des injures,
Sans changer de couleur j'ose tout assurer;
Je provoque au combat et cause des blessures,
Et tout mort que je suis je fais rire et pleurer.
Je cache les secrets, quoique je les découvre,
Je souffre également et le bien et le mal;
J'ai partout de l'emploi, dans les champs, dans le Louvre;
Je sers à la maîtresse, à l'amant, au rival.
J'apprends les bonnes mœurs, et j'enseigne le vice;
Tout le monde est ravi de mon doux entretien:
Je sauve du trépas, j'annonce le supplice;
J'enrichis tout d'un coup, et je n'eus jamais rien.
Je suis le confident et l'héritier des sages,
Je conserve moi seul tous leurs trésors divers:
On lit dessus mon front tous les temps, tous les âges;
Et l'on y voit dépeint tout ce grand univers.

CHARADE.

Mon premier est aimé de tout le monde,
Presque tout le monde aime mon second
Et mon entier ordinairement les femmes le font.

AUTRE.

Mon premier rend l'Homme joyeux et quelque fois furieux,
Mon second fait faire la Grimace;
Et de mon entier rarement, dans le ménage on se passe.

PAR UN ABONNÉ.

☞ Le Mot de la charade dans le 4ème Numéro est *Charante*.

VARIÉTÉS.

LITTÉRAIRES et POLITIQUES.

L'AÉRONAUTE GARNERIN fit dernierement une ascension du Jardin de plaisance de Tivoli à Paris à 10 heures du soir, et il est dit qu'il descendit le Jour suivant entre 7 et 8 heures du matin à vaels, une petite lieue d'Aix la Chapelle, dans le cercle de Westphalie. On voit par la distance des lieux, qu'il fit beaucoup de chemin dans les airs en très peu de tems.

MORT DE GARNERIN.

Extrait du Journal de l'Empire, *du 26 Août*.

L'aëronaute Garnerin, qui s'est élevé Samedi dernier, 19 Août des Jardins de Tivoli, a été trouvé mort près d'Aix-la-Chapelle. Voici la lettre qu'on vient de recevoir à ce sujet:

Aix-la-Chapelle, 20 Août.

"Un particulier de Vaels, qui entre en ville dans ce moment, rapporte qu'un ballon est tombé ce matin à sept heures, sur cette commune, qui est à deux lieues d'ici, et que celui qui le montait a été trouvé mort dans la nacelle. Les papiers trouvés sur la personne ont fait connaître que M. Garnerin est la victime de cet accident. On pense qu'un coup de sang l'a frappé, parce que le corps est sans contusion.

(Signé) SCHNIMACK,
Professeur de Mathématiques."

Un autre papier français (*Le Journal du Commerce*) contient l'article suivant, que nous insérons ici sans prétendre prononcer si réellement l'Abbé Garnerin, a terminé sa carriere, étant suspendu dans les airs.

"Les journalistes, plus heureux que les médecins, sont dans le cas de voir reparaître, pleins de vie et de santé, les gens qu'ils envoyent dans l'autre monde. On peut encore se rappeler que les feuilles publiques d'Allemagne, et ensuite celles des autres pays mirent, il y a quelques années, Haydn au nombre des morts, que dans beaucoup

d'endroits les musiciens firent célébrer un service funébre à la mémoire de ce célebre compositer; cependant il vivait tranquille dans sa maison, située dans l'un des fauxbourgs de Vienne, et on ne tarda point à apprendre la fausseté de la nouvelle de sa mort. Que faut il penser de la lettre d'Aix-la-Chapelle, adressée à deux des journeaux de Paris, auxquelles l'administration de Tivoli est abonnée; annonçant avec des circonstances particulieres, la fin malheurense, et d'ailleurs vraisemblable, de l'aëronaute Garnerin? Le public, en la comparant avec l'article ci-après inséré dans un journal d'Aix-la-Chapelle, du 22 de ce mois, s'obstinera à la croire inventée par l'aëronaute lui-même, pour faire parler de lui, Voici l'article:

Aix-la-Chapelle, le 22 Août.

"L'aëronaute Garnerin, parti de Tivoli le 19 à dix heures, est descendu près de Vaels à une petite lieue de cette ville le lendemain, entre sept et huit heures du matin. Nous n'avions jamais reçu des nouvelles de Paris d'une date plus récente que celles que nous avons lues dans le *Journal du Commerce* du 19, que M. Garnerin avait apporté."

La résurrection subite de l'aëronaute Garnerin, a mis en défaut la sagacité d'un grand nombre de savants. Un Bossuet moderne s'était hâté de faire son oraison funebre dans un des journaux de Paris. Un docteur en médecine s'est aussi empressé de publier une profonde dissertation sur la mort du navigateur aërien. Il n'a rien laissé à désirer sur les causes et les circonstances de ce funeste accident. Il a expliqué la maniere dont le ballon avait parcouru les airs, dont il était descendu après la perte de son conducteur. Il a prouvé que le nouvel Icare avait dû périr d'apoplexie, comme on l'a en effet annoncé; il a même exprimé le regret qu'on ne l'eût pas ouvert et disséqué pour les progrès de la physiologie, et la satisfaction des savants.

1°. Garnerin a dû mourir, parce que s'étant élevé très-rapidement, le refoulement de la colonne d'air a dû l'étouffer.

2°. Il a dû mourir d'apoplexie, parce que dans les hautes régions où il s'est élevé l'air est nécessairement condensé ou raréfié, chaud ou froid. S'il est condensé, les poumons ont été comprimés outre mesure, le sang a reflué vers la tête, et les vaisseaux cérébraux de M. Garnerin ont éprouvé une dilacération considérable; de sorte que cette partie doit être maintenant en fort mauvais état chez lui. Si l'air est raréfié, la colonne d'air ayant cessé d'exercer une pression suffisante, le sang s'est porté rapidement du centre à la circonférence, et il en est résulté l'hémorragie, l'hémiphlégie et l'apoplexie qui est le terme de la vie.

Ainsi, de toute façon, M. Garnerin a dû mourir; et s'il n'est pas mort, il faut le tenir pour tel, attendu la sûreté des principes et de la dialectique rigoureuse du docteur. Il est constant néanmoins que le Dédale moderne refuse obstinément d'acquiescer à la sentence. Déjà même il est de retour à Paris, et pour montrer combien il brave l'hémiplegie, l'apoplexie et l'hémorragie, il se dispose à faire, la semaine prochaine un nouveau voyage dans les airs. N'est-ce pas se jouer bien cruellement des arrêts de la faculté?

P. de L.

Le Moniteur du 1r. 8bre dernier contient un décret Impérial daté du 15 août. Jour de sa naissance, instituant un ordre nouveau de chevalerie, appelle l'ordre des trois toisons d'or, spècialement destiné pour recompenser les officiers et soldats qui ont servi durant les trois campagnes, le corps desquels appartient à la grande armée. Ce nouveau corps doit consister de 1000 grands chevaliers au moins, de 400 commandeurs et de 1000 chevaliers. L'Empéreur en sera le grand maitre—Les princes du sang Impérial seuls obtiennent admission par naissance. Les autres princes du sang sont seulement admissibles qu'autant qu'ils auront servi deux années dans les armées, ou durant toute une campagne actuelle. Il peut être conféré pour services dignitaires, comme aux grands officiers de la Couronne, aux Ministres, aux Présidents du Sénat et aux descendans immediats des maréchaux. Une exception est néanmoins faite savoir qu'aucun ne pourra l'obtenir à moins qu'il ait reçu trois blessures en differens engagemens.

L'Empéreur se reserve le privilége de conférer cet ordre à celui ou ceux qui se seront distingués d'une manière particuliere en défendant leurs drapeaux; au premier qui montera à l'assaut lorsqu'une brèche aura été faite: ou pour toutes autres actions splandidement marquantes. Le mémora-

ble Jour 15 août sera l'anniversaire de cet ordre.

Cet ordre rapelle à nôtre souvenir les Argonautes partant à l'avauture pour aller faire la conquête de la toison d'or; et comme dans l'ancien tems ils n'étaient pas des guerriers aussi expérimentés qu'on l'est devenu au tems moderne, au lieu d'en avoir conquis trois, ils furent bien heureux d'en apporter une en revenant dans leur pays.

Vous ne vouliez pas des distinctions! Hébien: pour vous corriger de vos folies, on vous en Donnera jusqu'à sacieté...... Il est bien Juste qu'on vous donne, comme on le fait aux petits enfans pour les empêcher de pleurer, des Joujoux pour vous amusér. Il est aussi de toute Justice que ceux qui ont exposé leur vie, et qui se sont particuliérement distingués, soyent recompensés par quelque marque distinctive qui en éternise le souvenir.

Joseph Bonaparte, à aboli tous les ordres de ce royaume excepté celui de la toison d'or. En même tems Napoléon son frere en a crée un nouveau dans lequel se trouvent combinés les trois grands ordres de France, d'Autriche et d'Espagne, qu'il appelle l'ordre des trois toisons d'or. Par la réunion de ces trois ordres, il annonce à l'univers qu'il réunit en sa personne le pouvoir des trois grands Empires, et la dignité de premier souverain de chacun.

Dans une lettre d'Angleterre du 20. 8bre il-y-est dit qu'une nouvelle avait circulé que le gouvernement de la Junta Espagnole, avait ordonné aux troupes Anglaises de quitter son territoire, et aux vaisseaux de sortir immédiatement de ses ports. Cette Nouvelle à l'air d'avoir été faite pour quelque objet de spéculation; et quoi que très probable, nous n'y ajoutons pas beaucoup de foi.

En même tems que le gouvernement Anglais à obtenu une quantité considérables de licences pour faire venir du bled de la Hollande, Nous voyons par des lettres de ce pays que le gouvernement Français à prohibé, l'exportation du bled tant de ses ports que de ceux de la Hollande sous des peines les plus sévéres.

La correspondence entre M. Canning et Lord Castlereagh est trés longue et trés intéressante. Les limites étroites de nôtre feuille ne nous permettant pas d'en donner un extrait à présent, nous nous contenterons de dire en substance, que ni l'un ni l'autre ne veulent avoir tort à l'égard de ce duel entreux qui à tant fait de bruit. Cela ne nous étonne nullement, car il est dans l'ordre des choses humaines, que personne ne veut avouer de gaieté de coeur ses propres torts; mais le public impartial les Juge toujours sans appel, et donne le tort à celui qui la mérité.

Que de contradictions on rencontre sur ce petit globe d'erreurs! ce qui suit va le démontrer.

Une tache bien difficile à remplir, est celle d'un redacteur de papier public, soit qu'il le délivre tous les jours, une fois par semaine, ou seulement une fois tous les mois — Il a beau faire, il a beau dire, tout le monde ne se trouve pas satisfait.

S'il se tient renfermé dans les limites étroites que lui prescript l'impartialité, et qu'il donne les nouvelles telles qu'il les reçoit sans les assaisonner par quelque observation piquante conforme à l'opinion des lecteurs, la plus grande partie, par un mouvement spontané s'écrient: cette feuille, ce journal, ou ce pamphlet est bien insipide! S'il parait pancher plus d'un côté que de l'autre à l'égard des Puissances Belligérantes, sans que cela soit bien démontré, chacun suivant l'opinion qui le maitrise dit: ce journaliste est payé, ou il est un radoteur! S'il est gay, enjoué, clair, obscur, caustique ou moderé dans sa maniere de rediger; tous,— suivant l'impression que la lecture de l'ouvrage leur a faite s'écrient comme par impulsion, cette gazette, pamphlet, &c. ne mérite pas d'être lu!

Les épithètes bien où mal fondées qui peuvent avoir été dirigées contre nous, où qui pourront l'être à l'avenir ne nous font pas plus d'impression que des lettres anonymes, que la malice, combinée avec l'ignorance, s'est avisée de nous adresser; parce que nous sommes convaincus, même au delà de l'évidence, que des Génies infiniment supérieurs au nôtre n'en sont pas exempts.

Le devoir d'un Editeur étant de se rendre recommandable et intéressant par la perspicacité de son journal, nous ferons tous les efforts que nos faibles talens nous le permettront, pour arriver à ce but: mais comment

faire pour que tout le monde se trouve satisfait? La tâche, à cet égard, est encore plus difficile à remplir, que celle d'être Redacteur.

Si tous les hommes étaient doués des mêmes lumières; s'ils avaient tous le même discernement; s'ils voyaient tous les choses sous le même point de vue; s'ils étaient tous mus par les mêmes principes; ou, enfin, s'ils avaient tous la même pensée, on ne trouverait pas autant, sur ce petit globe de contradictions, des fanatiques enthousiastes, de contradicteurs et des approbateurs qu'il s'en rencontre; et se trouvant alors tous d'un accord mutuel, il serait très facile de les contenter. Mais comme tout diffère dans la nature; que rien ne se ressemble, pas même les sentimens et les physionomies des hommes, il n'y a rien d'étonnant, que leur opinion, diffère aussi matériellement.

Par ces considérations, et mille autres trop longues à enumérer, il n'y a rien de surprenant que nos premiers numéros ayent rencontré, dans leur circulation libérale, des critiques, des approbateurs et des contradicteurs; surtout pour ce qui a du rapport au coup d'œil sur l'état politique de l'Europe et de l'Amérique, quoiqu'il n'y ait rien qui ne soit bien avéré.

Ceux qui sont attachés par principes ou par inclination à l'Empereur Napoleon, qu'un concours d'événemens fortuits, et son propre génie ont placé au grade éminent où il se trouve aujourd'hui; et ceux qui, entraînés par le torrent, n'ont les yeux ouverts que pour voir ses grandes qualités; ceux là, disons nous, ont jetté les hauts cris contre nous et prets à nous lapider, comme si nous avions commis un crime de léze majesté.

A cet égard notre opinion étant fixée, nous la taisons; mais ce que nous supportons avec un chagrin bien amer, et qui a affecté cruellement nôtre sensibilité, c'est l'insinuation adroitement glissée dans leur satyre, sugérée plutôt par la haine que par la raison, que nous sommes l'ennemi de la Nation Française, parce que nous avons cité quelques faits contre son chef: nous qui avons fait un million de vœux pour sa prospérité: nous qui lui souhaitons une plus forte somme de bonheur que celle dont elle jouit: nous qui lui sommes plus attaché que le meilleur de ses citoyens: nous enfin qui désirons la voir aussi heureuse qu'elle a droit de mériter être l'ennemi des Français! — Est-il dit que parce que nous n'avons pas donné nôtre approbation illimitée à la conduite d'un homme devenu puissant par événement, nous ne soyons pas attaché à l'aimable Nation qu'il gouverne? C'est bien peu nous rendre justice! c'est bien peu connaitre nos sentimens! Ainsi, d'aprés cet aveu franc et loyal de nos principes, nous avons lieu d'attendre que ceux qui auraient pû former quelques doutes sur nôtre attachement pour cette nation généreuse reviendront de leur erreur.

Ceux qui ne le considérent que comme un usurpateur impérieux et injuste, ont trouvé qu'à son égard nous étions trop modéré.

Ceux qui le craignent sans l'aimer, ont tellement été épouvantés qu'ils ont crû se voir déjà arrétés, pour recevoir le châtiment que la liberté de lire un ouvrage qui parle librement du grand Napoléon leur avait mérité; et d'autres encore plus scrupuleux, ont craint qu'en le lisant, leur foi se trouvât tant soit peu ébranlée!

Nous n'avons aucune objection à faire sur l'opinion de tout individu, parce qu'étant sa propriété exclusive, il doit lui être permis d'en disposer de la maniere qu'il lui fait plaisir, pourvu qu'elle n'heurte pas de front les intérêts d'autrui. La charité chrêtienne n'ordonne telle pas l'indulgence en notre faveur? Supposons que nos expressions fussent un peu trop fortes pour des oreilles qui ne sont accoutumées qu'à n'entendre que des adulations, n'est il pas vrai que leur substance en est réele? donc, si pour plaire à ceux qui nous ont critiqué, de même qu'à ceux qui nous ont approuvé, il avait fallu faire usage d'expressions conformes à l'opinion particuliere de chaque individu, la tâche aurait été vraiment difficile à remplir. Que ceux qui se sont crus obligés par devoir ou par crainte de nous blamer réfléchissent un instant; et s'ils ne sont pas aveuglés par les préjugés, ils reconnaitront que nous n'avons analysé que des vérités! Toutes les vérités ne sont pas bonnes à publier diront il peut-être — nous en convenons; mais parce que toutes les vérités ne sont pas bonnes à publier, faut-il qu'un redacteur d'un papier public, qu'il abandonne à la censure ou à l'approbation de ses lecteurs, s'abstienne de publier ce qui peut devenir trés instructif, dans un pays surtout où la liberté de parler et d'écrire sont permis en se conformant à

l'esprit de la loi ? Cela paraitrait sûrement un peu déplacé à quelqu'un qui est dans l'habitude de raisonner avant de prononcer.

L'indulgence de nos abonnés nous étant nécessaire, ils doivent être persuadés que nótre désir le plus ardent et le plus sincére, est de les satisfaire tous, et que si quelque chose ne se trouve pas être de leur goût, nôtre intention n'y sera pour rien ; mais de nous promettre de pouvoir les contenter tous, suivant leurs désirs, cela est hors de nos faibles facultés : car s'il fallait tous les satisfaire suivant leur goût et leurs idées, nous serions obligés de rediger autant de feuilles qu'il se rencontre d'opinions. Comme cela est d'une impossibilité absolue, et que, malgré nos faibles efforts, et notre bonne volonté nous ne pourrions y parvenir, pour tacher de concilier tous les esprits et toutes les opinions, nous déclarons formellement qu'à l'avenir nous observerons la plus stricte impartialité. Que l'empereur Napoleon soit juste, clément et bienfaisant ou qu'il soit un despote : qu'il fasse jouir des douceurs dignes du siècle de l'age d'or les peuples que la bravoure caractéristique du soldat français et son génie militaire a conquis, ou qu'il les opprime ; nous n'en parlerons (ainsi que des autres souverains) qu'autant que les circonstances nous le permettrons pour analyser des faits, et quelque fois pour faire l'éloge de ses talens militaires, (très funestes à l'espece humaine) de son génie supérieur et de sa sagacité, sans pour cela départir des principes sur lesquels nôtre opinion est fondée.

Telle est notre profession de foi, que nous déclarons être inviolable. Quand au surplus de nôtre intention future, elle est de continuer à rendre autant intéressante qu'il dépendra de nos faibles facultés nôtre feuille hebdomadaire, en y insérant des pièces choisies de littérature, de la poésie, et autres morceaux détachés de quelques écrivains célèbres lorsqu'ils tomberont entre nos mains.

Nous recevrons avec reconnaissance ce que des hommes instruits voudront bien avoir la complaisance de nous adresser ; et si ce qu'ils nous feront passer mérite une place dans quelques uns de nos numéros, conformement à la profession de foi que nous avons manifestée, ils peuvent-être assurés que nous nous empresserons de l'y insérer. Si en tenant une parcille conduite nous parvenons à plaire, et mériter la confiance de nos indulgens lecteurs, nous nous estimerons infiniment heureux.

RESUMÉ POLITIQUE.

Un rapport d'une nature étrange avait circulé en Angleterre mais pour y ajouter foi il mérite confirmation. On disait que le marquis Wellesley avait reçu des instructions pour se rendre de Seville à Paris afin de continuer des négociations déjà commencées. Quoi que nous n'ajoutions pas une foi implicite à ce rapport, nous ne le considérons pas hors de probabilité.

Nous apprenons aussi par les derniéres nouvelles que le général qui commande à Saragosse à rendu un décret par lequel il oblige les habitans de son arrondissement de fournir aux magazins de son armée la moitié de leur recolte en bled, orge et paille, et taxe tous les villages contenant 500 habitans à 1,000 gourdes en espéces, et ceux qui excédent ce nombre en proportion, pour subvenir à ses besoins urgens. Ce décret sévére et rigoureux, contribuera vraisemblablement à cicatriser la playe profonde que la guerre a fait aux infortunés habitans de cette ville et ses environs.

Il parait que l'épidemie qui avait fait des ravages affreux à Flushing sur l'armée Anglaise avait considérablement diminué. On croit que les Anglais ont l'intention de si maintenir, en ce qu'ils y font bâtir des casernes et prennent des mesures efficaces pour la protection de l'isle. D'un autre coté les Français font des préparatifs formidables pour les en chasser ; et il n'y a pas le moindre doute que, s'ils peuvent parvenir à y faire une descente, ils en viendront à bout.

Le sommaire des nouvelles d'Espagne qui nous sont parvenues par voye du Portugal, nous mettent en même de donner quelques détails sur la situation relative des armées respectives.

Le général Venegas était à Caroline avec 28,000 hommes le 8 de 7bre. sa cavalerie à la manche. Romana arriva à Badajos le 14. et en partit le 16 pour se rendre à Seville.

L'armée de Galicie était attendue sous peu à la cité Rodrigue (ciudad Rodrigo.)

Les Français qui occupaient Coria s'étaient retirées dans l'intérieur, de l'Espagne. L'armée du général Ney était à Salamanque. Celle du Général Soult de 8000 avait

son quartier général à Plaisance (Placentia) Ceux du General Mortier avec 10,000 hommes étaient à Talavera le 10. 7bre. Ceux du général Sebastiani avec 10,000 était à Euculabarda.

Le quartier général de l'armée Anglaise était à Badajos—Une division avancée était à Lobeau—Une autre à Marida. Le pont de l'archêveque (larzobispo) est défendu par 3000 hommes seulement. Le duc de Parque avait une force considérable à la cité Rodrigue et l'armée de Galicie était attendue pour la renforcer.

Gerone fut relevée par un corps d'armée de 6,000 le 1er. 7bre. qui y introduisit 6,000 bêtes à cornes et quantité d'autres approvisionnemens et amunitions. Le feu contre la forteresse cessa.

Le langage des Espagnols respire toujours la confiance qu'ils ont sur leurs énergie, leur bravoure et la Justice de leur cause; mais que peuvent des armes aussi faibles, quoi que Justes, contre celles que la force, emploi? quand l'Empéreur Napoléon sera débarrasse des affaires compliquées qu'il a en Allemagne, connaissant son caractère son activité, on doit naturellement conjecturer qu'il sera bientôt à Madrid. Les renforts de France tomberont en Espagne comme un torrent qui se précipite du haut d'une montagne dans la plaine; et jugeant du futur par le passé, nous sommes inclinés à croire qu'avant l'expiration de l'année l'Espagne sera entièrement soumise.

Par des nouvelles de la Corogne du 2 8bre. il est annoncé que les Français se sont retirés de Madrid où ils ont commis, ainsi que dans leur route, quelques irrégularités très reprochables. On présume qu'ils ont pris la route de Burgos. Les troupes Françaises en Arragon ont abandonné Balbastro, Calatayud et divers autres points importants, et concentrent leurs forces.

Général Mandézabel qui commande nôtre armée, est à Salamanque et à la cité Rodrigue, et a eu plusieurs engagemens avec les Français.

—

Les entraves auxquelles le commerce des Etats-Unis est exposé depuis quelque tems, ont privé un grand nombre de planteurs dans les états du midi d'un marché pour leur coton. La grande quantité de cet article, qui reste dans les magazins fait craindre, que si la culture n'en est pas diminuée l'an prochain, il sera impossible d'obtenir pour cette marchandise un prix avantageux. Ce motif a engagé un grand nombre de planteurs à substituer au coton un genre de culture plus profitable. Ils ont pensé que le chanvre répondrait le mieux à leurs attentes à cet égard, comme étant parfaitement adapté au sol d'une grande partie des états du midi. D'autres propriétaires ont l'intention de destiner une étendue de terre considérable à la culture de la pistache (ground-nut) plante particulière aux états du midi, et qui donne au cultivateur un joli profit. Beaucoup de citoyens intelligens ont ègalement tourné leur attention vers l'entretien des moutons, qu'ils avaient négligé jusques ici, à cause des avantages bien supérieurs qu'ils dèrivaient de l'emploi exclusif de leurs capiteaux dans la culture du coton.

—

Les séances du Congrés sont très intéressantes. La plus grande unanimité parait régner parmi les membres de ces corps respectable, et il n'y a pas le moindre doute que tous sont animés du désir de faire le bonheur de leur pays. Le besoin d'espace nous empéchant de détailler leurs débats, nous donnerons de tems à autre, à nos lecteurs, ce qui nous paraitra être le plus intéressant.

Nous donnerons dans un de nos prochains numéros, les pieces soumises au congrés par le président. A présent nous sommes forcés de nous borner seulement à dire que, les nouvelles de Washington nous apprennent que, le commité sénatorial auquel une résolution de M. Gilles avait été déférée, a rapporté un décret qui autorise le président d'ordonner à tout carractére diplomatique, qui se permettra d'insulter le gouvernement, de partir des Etats-Unis.

Le Message intéressant du gouverneur Snyder paraitra dans notre prochain numéro.

Le prix de l'Hémisphère est de dix gourdes par an payable d'avance.

Imprimé et publié par J. J. Negrin.